

**Lohka, Eileen, *Déclinaisons masculines*, Saint-Boniface (Manitoba, Canada), Editions du Blé, 2015, 158 p.**

**Kumari Issur**

Née à Maurice, Eileen Lohka enseigne les littératures et cultures francophones à l'Université de Calgary. Co-lauréate du Prix Jean Fanchette en 2006 pour son recueil de nouvelles *C'était écrit*, qui sera publié au Canada (Les Editions L'Interligne, 2009), Lohka est également l'auteur du recueil *Miettes et morceaux* (Editions Bartholdi, 2005) et de l'ouvrage critique *La femme, cette inconnue. Isle de France, terre des hommes* (L'atelier d'écriture, 2013). La dédicace de *C'était écrit*, « A toutes les femmes restées sans voix, oubliées par l'histoire... », éclaire le lecteur sur l'une des préoccupations profondes de l'écrivaine qui est de réhabiliter l'image et le rôle de la femme qui ont été injustement effacés ou minorés. Elle se donne pour mission dans *La femme, cette inconnue* d'interroger patiemment des sources officielles et familiales voire d'avoir recours à la fiction afin de combler la mémoire lacunaire des femmes de l'Isle de France. La vocation d'Eileen Lohka de veiller aux intérêts des femmes ne l'empêche toutefois pas de changer son fusil d'épaule et de porter un éclairage plus ciblé sur les hommes dans son dernier recueil, *Déclinaisons masculines* (Editions du Blé, 2015). Le poème d'ouverture qui se présente comme une forme de dédicace et qui donne son titre au recueil révèle la visée du projet et témoigne de la volonté de l'écrivaine d'embrasser l'homme dans ses manifestations complexes et multiples.

L'indication générique « nouvelles » sur la couverture nous induit visiblement en erreur car ce recueil comprend non seulement des nouvelles mais aussi des récits (récits-confessions, récits-témoignages, récits-méditations, etc.) et des poèmes. Un recueil kaléidoscopique à l'instar de l'illustration de la couverture signée Igor Motuz où des bribes et morceaux sont combinés et réarrangés à l'infini comme le sont les mots dans la création littéraire. Eileen Lohka rappelle que l'éditeur avait souhaité regrouper les poèmes à la fin du volume mais qu'elle s'y est vivement opposée. Poèmes, récits et nouvelles informent les uns les autres et se présentent comme des déclinaisons de la forme brève que Lohka exploite de manière extrêmement fertile. L'écrivaine se montre tour à tour incisive, tendre ou flamboyante et de son écriture concise jaillit une énergie qui captive l'attention intégrale du lecteur. L'hétérogénéité des sujets et des traitements invite le lecteur à circuler dans le recueil à sa guise et à butiner selon sa disposition du moment.

La figure de l'esclave marron peu développée en littérature mauricienne prend vie dans la nouvelle « Sans-Chagrin ». Le triangle représenté par le colon, la milice et l'esclave en fuite rappelle la dimension férocement masculine de la domination

coloniale. Voyant arriver la milice, Sans-Chagrin décide unilatéralement de tuer femme et enfant avant de se donner la mort. L'avis de sa compagne Louison n'est ni sollicité ni entendu. Certes il est acculé, cependant il est doté d'agentivité, il exerce son libre arbitre même dans la mort. On est en droit de se demander si Louison n'est pas moins la victime de son compagnon que de Philibert de Maragon, son propriétaire qui lui faisait subir des viols à répétition. Cette nouvelle réinvestit par ailleurs le thème du suicide de l'esclave marron du haut de la montagne du Morne, le lieu-emblème de la résistance consacré patrimoine mondial de l'UNESCO en 2008. Elle se démarque néanmoins du mythe tragique où les marrons se jettent collectivement dans le vide, paniqués en voyant la milice envahir leur sanctuaire alors que cette dernière était venue précisément leur porter la nouvelle de l'abolition de l'esclavage. Sans-Chagrin est quant à lui poursuivi sans relâche jusqu'à son geste ultime. Déchiré par ses contradictions de héros tragique et talonné par les chasseurs de marrons, il refuse la captivité avec une dignité farouche. Ne lui reste plus alors qu'une seule option, celle de s'élancer dans l'abîme, dessinant du même coup une figure majestueuse de marron « Libre comme l'air » (65).

Dans un tout autre registre, celui de la tendresse, la nouvelle « Papa » convie le lecteur à observer loin des actes héroïques des figures de pères mythiques tout-puissants les mille et une expressions de l'amour paternel dans le quotidien. L'écrivaine rend hommage à « ces papas de tous les jours, de tous les combats, de toutes les réprimandes et de tous les bonheurs » (48). L'admiration transparait dans « La vieillesse se décline... sans déclin » vis-à-vis de ces hommes âgés qui choisissent de vivre pleinement et indépendamment en refusant les « dortoirs pour vieux » (122). Lohka célèbre la volonté de ces hommes à mener une vie digne, elle met l'accent sur leurs activités et leurs contributions alors que la société a tendance à les considérer comme des fardeaux et à souligner leur dépérissement.

Dans « Au bord de la route », Lohka croque une série de portraits, contemporains ou d'antan, dans une expression tour à tour truculente ou pleine d'affection, ici un employé de quincaillerie à la mémoire infailible, là un jardinier qui l'a initiée à la culture de la terre, ou des fonctionnaires dont l'inefficacité ou le trop de zèle sont également stériles : « les petits fonctionnaires peuvent être aussi tyranniques, aussi arbitraires que les grands tortionnaires ». (102) ou tout simplement un quidam dont le seul nom ouvre les portes de son imagination : « Il s'appelait O'Clou. Probablement Okloo ou Auclou. O'Clou pour moi à la mode irlandaise, parce qu'il portait bien son nom. Il était... maigre comme un clou. Je soupçonnais, probablement à tort, qu'il avait un cancer de l'estomac. » (89-90). Mais il n'y a pas que dans la vie réelle que Lohka rencontre des figures dignes de retenir son attention. Pour faire bonne mesure, elle rappelle aussi les hommes virtuels qu'elle a connus « Entre les pages » (titre de son dernier récit) d'un livre et qui ont nourri et façonné son paysage intérieur, constituant ainsi une forme de « sentimenthèque<sup>1</sup> » de personnages masculins : « Je suis consciente de *ces hommes qui me parlent*<sup>2</sup>, que je le veuille ou non, de ces voix que j'entends et qui ont, dans un sens, envahi,

<sup>1</sup> Chamoiseau, Patrick, (1997) *Ecrire en pays dominé*, Paris : Gallimard..

<sup>2</sup> Titre d'un ouvrage d'Ananda Devi (2011) (*Les hommes qui me parlent*, Paris : Gallimard).

colonisé, modelé ma pensée, mes réactions. Qui ont parfois étouffé mes instincts, ma propre voix. Je suis consciente de cette parole léguée, cette parole d'homme, qui a dominé, qui domine encore le monde. » (145) Lohka souligne aussi que la littérature écrite par des hommes a longtemps condamné la femme à des rôles peu glorieux et qu'il s'agit de faire preuve de vigilance afin de résister à ces discours insidieux.

L'écrivaine déploie un imaginaire du monde élaboré par des voyages réels et des pays rêvés, encore que Maurice se présente comme un aimant permanent de son champ magnétique. Des considérations passées et présentes, d'ici et d'ailleurs jalonnent les textes. L'histoire tout comme des souvenirs personnels sont des matériaux qu'elle n'hésite pas à exploiter. Lohka entre aussi en dialogue – en « interconnectivité<sup>3</sup> » selon sa propre définition – avec les œuvres d'écrivains de toutes les latitudes et elle convie le lecteur à faire de même avec son écriture. Allant au-delà du concept de l'intertextualité telle que définie par Julia Kristeva ou Roland Barthes, elle entretient un échange délibéré et fécond avec des textes l'ayant marquée. Ce faisant, elle souligne la part de création afférente au processus de lecture puisque l'acte de lecture ne se limite pas à actualiser le texte suivant la théorie de la réception mais provoque bel et bien chez le lecteur des expériences intellectuelles et esthétiques consistant en des pensées et des réactions et une stimulation de l'imaginaire qui peuvent déboucher à leur tour sur des textes créatifs, à l'instar du poème « Peut-on dire *avec tes mots* ? » qui s'écrit en interaction avec la production poétique d'Angèle Bassolé-Ouédraogo<sup>4</sup> ou « Île-poésie » avec celle d'Edouard Maunick. Dans une démarche résolument postmoderne, l'écrivaine exhibe ouvertement les cheminements de sa réflexion inventive.

Tout en faisant montre d'une aptitude à croiser sa pensée avec ceux dont elle partage les affinités, l'écrivaine pratique paradoxalement une expression épurée qui traduit une concentration extrême et qui laisse également libre cours à l'imagination du lecteur. Que dire de « L'amant », cette nouvelle (ou est-ce un poème) elliptique de cinq mots ? Eileen Lohka a accordé par ailleurs beaucoup d'importance aux modalités de l'oralité dans sa voix : « Je suis une conteuse plutôt qu'une écrivaine, l'oralité imprègne ma cadence : je parle à mon lecteur, à mon personnage, à moi-même<sup>5</sup> ». Elle déplore le fait que l'éditeur ait choisi de rajouter une multitude de virgules alors que la lecture de son texte était à l'origine plus fluide. Elle perçoit dans le créole une « langue-tissu » (128) servant à assembler et à entrelacer toutes les langues et cultures présentes sur le territoire mauricien.

Un imaginaire qui subjugué et un sens poussé de l'observation, une verve inimitable couplée à un travail subtil sur le rythme, un lyrisme contenu, un humour accompli, tel se donne à lire ce recueil d'une quinzaine de textes. Eileen Lohka fait preuve dans cette écriture aboutie où chaque mot semble ciselé de la « maturité d'esprit et [la] maturité dans les mots » (148) qu'elle attribue aux écrivains dont les œuvres perdurent dans le temps.

---

<sup>3</sup> Emmanuel Bruno Jean-François (propos recueillis par), "Fragments d'histoire, conversations féminines et interconnectivité dans l'œuvre d'Eileen Lohka", *Interculturel Francophonies* no 28, nov-déc 2015, pp. 279-299.

<sup>4</sup> Poète originaire du Burkina-Faso qui vit aujourd'hui au Canada.

<sup>5</sup> Emmanuel Bruno Jean-François, *op.cit.*